

TEMPERATURE Du 13 avril 1900. Fahrenheit Centigrade. 7. du matin... 56 13. Midi... 68 20. 5 P. M... 70 21. 8 P. M... 70 21.

Bureau météorologique. Washington, 13 avril. — Prévisions pour la Louisiane. Temps beau samedi et dimanche; vents frais du sud.

L'ABEILLE DE DIMANCHE SOMMAIRE.

Pâques Fleuries. Madeleine. La Petite Rose Blanche. Mes Confidences, monologue pour les jeunes filles. Salammbô (suite). Les Manies des Grands Hommes. Hosanna! M. D. Girard. L'Œil d'Or, feuilleton du dimanche. Mondanités, chifon. L'Actualité, etc., etc.

DEUX Grandes Expositions.

Deux Grandes Ouvertures.

Nous entrons, à l'heure qu'il est, dans une grande journée, qui fera époque dans l'histoire d'un des grands États de l'Union américaine, et dans celle d'une des plus puissantes, des plus nobles nations de l'Ancien Monde.

Aujourd'hui, se fait, ici même, l'ouverture d'une exposition industrielle, à l'égal de laquelle tout ce qu'il y a, en Louisiane, de vrais patriotes et d'hommes intelligents se font un devoir et une gloire de contribuer efficacement, par leur bourse et par un concours effectif.

Il faut se donner la peine de se déplacer un instant, de se rendre aux Fair Grounds pour se faire une idée des travaux qui s'y sont opérés, depuis deux ou trois mois, et des objets qui y sont en exhibition. Généralement, on en parle un peu à la légère. On a vu celle de l'an dernier et l'on juge de l'avenir d'après le passé.

C'est là une grosse erreur. L'Exposition de l'an dernier n'était qu'un essai qui a réussi, cela est vrai, mais qui était loin de donner une juste idée du but élevé que poursuivaient ses fondateurs.

Il s'agit tout simplement de faire de notre exposition le rendez-vous de tous les grands financiers, de tous les grands agriculteurs, de tous les grands artistes de l'Amérique; et les promoteurs de l'œuvre réussissent, parce qu'ils sont éclairés par une idée noble, entraînés par un grand sentiment et qu'ils n'épargnent rien pour atteindre leur but et mener leur œuvre à bonne fin.

Rappelez-vous quelle triste figure faisaient l'an dernier nos manufacturiers. A peine s'il en était question. Ils tiennent aujourd'hui le haut du pavé, et sont devenus la cheville ouvrière de l'Exposition. Aujourd'hui même, nous les verrons parader dans nos rues et nous révéler

une foule de choses dont nous ne nous doutions pas et qui, cependant, eussent dû frapper tous nos regards.

Ce seul détail suffit pour donner une idée juste de ce qu'est, en réalité, l'exposition qui va s'ouvrir, aujourd'hui, aux Fair Grounds.

Nous engageons vivement nos lecteurs à assister à la grande parade qui, partant de la rue Canal, à la hauteur de la rue de Chartres, se rendra par les rues Remparts et Esplanade aux Fair Grounds, où elle sera inspectée par les autorités de Ville et d'Etat et par toute la population. Nous prédisons, à coup sûr, un succès phénoménal, à cette parade.

Le même jour, à peu près à la même heure, bien loin d'ici, de l'autre côté de l'Atlantique, dans la ville restée, jusqu'ici, le centre de la civilisation moderne — à Paris, s'ouvre une autre exposition bien autrement importante et d'une portée bien autrement considérable — une exposition d'un caractère non seulement universel, mais séculaire.

Tout ce qui, depuis cent ans, s'est produit de nouveau, de beau et d'utile en fait de science, mathématique, physique, métaphysique et philosophique; en fait d'industries et d'inventions, fruit du génie de l'homme; en fait d'arts mécaniques, plastiques et acoustiques, se trouve réuni là, groupé avec un art incomparable, de façon à en faire ressortir avec justice et impartialité tous les mérites, au double point de vue utilitaire et artistique.

Et tout cela forme un ensemble aussi harmonieux que grandiose, qui provoque l'admiration autant par la clarté des explications, par la symétrie des lignes que par les proportions et la splendeur des constructions.

On a dit, il y a longtemps déjà, que Paris était la capitale des arts et des sciences.

L'exposition actuelle n'est qu'une nouvelle preuve triomphante de ce vieil et universel adage.

LES DEUX MEETINGS DE CE SOIR.

Ce soir, nous avons, ici, à la Nouvelle-Orléans, deux importants meetings politiques; l'un, celui du parti démocrate, à Elk's Place, l'autre, celui du parti... comment dirions-nous? Républicain? Non. Ses promoteurs renient ce titre... Démocrate? Non encore, puisqu'il a déclaré la guerre à ce parti et que, d'ailleurs, les démocrates le répudient: disons donc parti Caffery, puisque c'est un parti personnel, et que, au fond, il ne représente qu'une personnalité; une personnalité blessée qui veut se venger de la répudiation dont elle est l'objet.

Nous sommes ainsi en présence de deux partis différents — l'un, dont on connaît nettement les principes, les actes, les précédents et les traditions; l'autre qui n'a de nom dans aucune langue, et dont on ignore les aspirations et les tendances.

Tout ce que l'on sait de lui, c'est qu'il fait de l'opposition à tout ce qui existe, à tout ce qui a été approuvé et acclamé par l'immense majorité de la population.

Les meetings ce soir vont avoir

un résultat définitif. Nous saurons demain à quoi nous en tenir sur le sort du parti Caffery, à la Nouvelle-Orléans.

Et pourquoi disons-nous demain? Ne savons-nous pas d'avance que ce misérable parti est honni par notre population et qu'il ne survivra pas à cette campagne, qui a été, jusqu'ici, désastreuse pour lui?

Ce soir, la manifestation du parti démocrate sera écrasante. Nous invitons chaleureusement tous les démocrates, tous les bons citoyens à faire acte de présence au meeting démocratique.

Nous rêvons pour le parti Caffery une défaite telle, qu'il n'ose même pas se présenter aux polls le grand jour de scrutin.

JOUBERT - ET - SES COMPAGNONS

Les Boërs ont fait au général Joubert de belles funérailles, mais le monument le plus durable et dont ses enfants auront droit d'être fiers sera fait de la gratitude que les patriotes du Transvaal garderont pour lui dans leurs cœurs. Comment, en effet, oublierait-ils jamais le politique habile qui dans le Parlement défendit leurs droits et les organisa pour la liberté, le soldat qui les mena au combat et à la victoire, l'heure une fois venue de la lutte suprême?

Déjà, au commencement des hostilités, nous rappelions les principaux événements de la vie de Joubert; nous disions aussi son origine provinciale et comment ses ancêtres, quittant la France après la révocation de l'Edit de Nantes, s'en allèrent en Afrique se refaire un foyer. Ainsi les sympathies pour le rude champion de la plus juste cause s'accroissent de savoir qu'un peu de sang français demeurait dans ses veines.

Fermier, comme tous les Boërs qui, lors de la conquête, se sont partagés les vastes territoires, Joubert, laissant à ses enfants, à ses parents nombreux, le soin des cultures et des élevages, se fit avocat et avocat de bon conseil, si l'on en juge par la faveur publique qui alla vers lui comme au plus habile et au plus dévoué. Bientôt l'on se dit que ces qualités pourraient être utiles à la chose publique et on l'envoya siéger au Volksraad. Enfin, lors du soulèvement de 1881, il n'y eut qu'une voix pour le choisir, afin de former avec Prétorius et Krüger le fameux triumvirat de défense.

Il rendit alors d'éclatants services, au point que plus tard, Prétorius et Krüger ayant été l'un et l'autre présidents de la république de nombreux électeurs se dirent que le tour était venu de Joubert. En 1893, ils opposèrent sa candidature à celle de Krüger: ce dernier ne l'emporta que par trois voix de majorité. Joubert fut encore sur les rangs en 1898, mais la lutte entre les deux hommes demeura courte, et il ne pouvait en être autrement de la part de ces deux patriotes voués au même but: l'indépendance de leur pays.

En 1896, Joubert avait été élu vice-président de la république. Il cumulait cette dignité avec les fonctions de généralissime, qui lui avaient été attribuées par le suffrage de ses concitoyens. Et c'est ici qu'il convient, croyons-nous, d'indiquer

comment la guerre, au Transvaal, est organisée.

En temps de paix, les seules forces permanentes se composent du corps de police et d'un corps d'artillerie. Le corps de police, c'est une véritable gendarmerie, commandée par des officiers d'expérience, soumise à une certaine discipline, et obligée de porter l'uniforme. L'artillerie comprend de sept à huit cents hommes entraînés à l'exercice du canon, à son tir et à son maniement. Ils reçoivent les conseils des ingénieurs et des officiers européens qui ont présidé à la construction de l'arme. Ainsi, c'est un Français, le lieutenant X..., qui a appris aux Boërs à se servir du "Long Tom". Le "Long Tom" a été fondé au Crensoit dans le temps que s'y trouvait le lieutenant X... en congé régulier d'une année. Ce congé ayant encore plusieurs mois à courir lorsque fut terminée la pièce, notre officier résolut de partir avec elle, et c'est ainsi que les Boërs durent à un Français de savoir actionner le "Long Tom".

Donc, quelques gendarmes et quelques artilleurs, voilà toutes les forces militaires des Boërs dans le temps de paix. Mais dans chaque district, il y a le "fields cornet", sorte de sous-préfet et élu. Ce "fields cornet" est là pour administrer la région et surveiller les "outlanders", mais il fait également le service d'officier de mobilisation. Il veille à ce que tous les Boërs aient leur nom sur les rôles, à ce qu'ils aient tous leurs armes, chez eux, et en bon état. A certains jours, il les réunit, fait avec eux une promenade militaire, dont le but est de familiariser davantage avec le terrain, pour le cas échéant, une guerre de guérillas.

Et le jour venu de l'appel aux armes, les hommes se groupent autour du "fields cornet" qui devient ainsi l'officier. Ce "fields cornet", bien qu'il soit le premier de sa région en temps de paix, n'est pas un patriarche comme on pourrait le croire; on veut qu'il aie de l'expérience, mais on veut aussi que ce soit un homme jeune, actif et dur à la fatigue. Ces conditions sont nécessaires, même pendant la paix, car il a souvent à parcourir à cheval de très longs territoires pour les obligations de sa charge et il lui faut être énergique pour tenir tête

aux outlanders.

Les "fields cornets" maintenant sont revendus sur un point précis, avec leurs hommes. Ils forment un groupe, une petite armée... c'est le commando. Et là, toujours au crin, ils se donnent un chef, un général. Lucas-Mayer, Botha, Kronje, Delaroy, Ollivier, Schalk-Burger ont été choisis de cette façon, ainsi que le pauvre général Koch qui succomba aux suites d'une blessure à Elandslaagte. Tous ont été élus à l'heure du danger et le généralissime est le seul désigné dès le temps de paix.

Ils nous rappellent ainsi les généraux d'Amérique qui firent des prodiges de bravoure lors de la guerre d'indépendance. Eux non plus n'étaient pas préparés aux combats. La veille encore ils s'occupaient de négoce ou travaillaient aux champs. L'amour de leur pays, la certitude d'avoir de leur côté le bon droit firent d'eux des héros et les rendit stratèges. La lutte fut longue et difficile, mais ils finirent par triompher. Les Boërs triompheront-ils?

La façon dont se fait la guerre au Transvaal a complètement dérangé, parait-il, les officiers venus d'Europe pour y prendre part. Pas de commandements imposés, mais une discipline librement consentie, chacun donnant le maximum de ce que permettent ses forces et son énergie. Les plans, la tactique, s'étudient, se discutent en commun. Jamais de trahisons, pas même d'indiscrétions sur ce qui a été décidé. Ce qui soutient ces hommes c'est, d'abord, le sentiment religieux, la croyance justifiée que leur cause est sacrée. Cela devient, à la fin, du fanatisme et beaucoup considèrent M. Cecil Rhodes comme l'Antechriste, le diable déchaîné sur la terre.

Séparés les uns des autres en ce moment, les Boërs ne peuvent être le nouveau généralissime. C'est donc le président Krüger qui en assumera les fonctions. La Constitution lui en donne le droit et il faut déclarer que Joubert ne pouvait avoir un successeur plus digne d'inspirer la confiance. Il eût été difficile d'en trouver un plus expérimenté.

C'est qu'il a fait la guerre les vieux Krüger. Il fut déjà généralissime en 1881. En d'autres occasions il a mené ses compa-

gnons contre les zoulous et les tribus noires. Mais l'ennemi qu'il préfère, c'est l'Anglais. Et il déclare volontiers qu'il n'est pas nécessaire d'être breveté d'état-major pour s'égarer dans la campagne et fuir les soldats de Buller au détour des rochers, des buissons.

Elle n'est pas finie, on l'admettra, cette guerre, et pour rappeler un mot que disait l'autre jour un diplomate: "Si le Transvaal meurt, son cadavre empoisonnera l'Angleterre".

Une Vengeance du Père Didon.

Le célèbre Dominicain connu au commencement de sa carrière les difficultés qui attendent tous les débutants.

Son premier manuscrit fut refusé par un éditeur parisien des plus connus.

Deux ans après, le Père Didon mettait la dernière main à sa Vie de Jésus, lorsque recontra l'éditeur qui avait si sévèrement jugé sa première œuvre, il lui offrit son nouvel ouvrage. Cette fois, le libraire accepta d'imprimer le livre, dont les vingt premières éditions furent enlevées d'enthousiasme, et comme il se félicitait de son si heureux résultat:

— Je m'étais toujours promis de me venger de votre premier refus, lui répondit le Père Didon.

Révue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er avril, 1900.

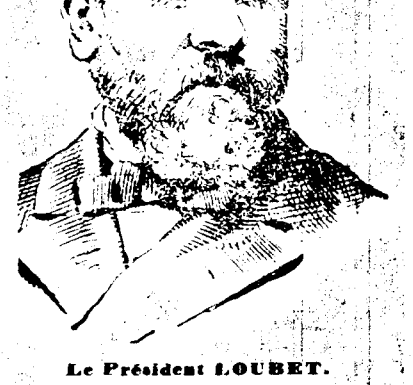
- I. Les Causes Directes de l'Anarchisme. II. L'Arrière-Pensée de l'Académie Française. III. L'Arrière-Pensée de l'Académie Française. IV. La Morale de Blumhartz. V. Les Salons de l'Art. VI. L'Arrière-Pensée de l'Académie Française. VII. Le Système Verreux. VIII. Revue dramatique. IX. Chronique de la quinzaine. X. Bulletin bibliographique.

L'OUVERTURE - DE - L'EXPOSITION DE PARIS.

LES PREPARATIFS.

Paris, France, 13 avril. — Les directeurs de l'Exposition font des efforts extraordinaires pour la préparer à l'inauguration qui aura lieu demain, mais un examen des terrains et des bâtiments, aujourd'hui, montre que la tâche est impossible. Les bâtiments sont remplis de débris et les objets ne sont installés qu'en partie.

Dans la salle des fêtes, où doit avoir lieu demain la cérémonie d'inauguration, une armée d'ouvriers est occupée à placer les sièges. Les travaux continueront la nuit entière et jusque près de l'heure où les invités arriveront.



Le Président LOUBET.

Afin de faciliter les travaux de déblaiement des milliers de soldats ont été employés.

La cérémonie d'inauguration commencera à deux heures de l'après-midi, quand M. Millerand, ministre du commerce, prononcera un discours d'ouverture auquel le président Loubet répondra.

Le Président de la République parcourra ensuite une partie des terrains de l'exposition, puis il s'em-

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldagne.

DEUXIEME PARTIE.

VIII (Suite.)

La marchande enleva de nouveau Lisou, que se mit à pleurer.

— Que je t'embrasse encore, fit

la mère; ah! je suis bien, bien malade!

Le visage frais, tout grimaçant d'une colère ou d'un de ces malaises, que l'on ne définit point chez les tout petits, approché du sien, elle n'eut plus que la force de l'effleurier de ses lèvres.

— Savez-vous! fit Mme Canet, vous allez me faire attraper par l'infirmière en chef.

Mme Harpin s'en alla, serrant dans ses bras le poupon, qui criait maintenant à fendre le tympan.

Et Jeanne accompagna de son regard mouillé, jusqu'à ce qu'elle eussent disparu, la brave femme important la petite fille. En haut de l'escalier, celle-ci se souvint qu'elle avait promis la réponse à Cécile avant de quitter l'hôpital.

Elle retourna précipitamment vers la salle des hommes, se paraisant pas entendre l'avertissement:

— La cloche!

— La cloche! Elle guettait sa rentrée et, anxieuse, hésitante, s'avança de trois pas.

— Eh bien... avez-vous réussi?

— Non.

— Ah! malheur!

Cécile s'appuya au lit du "39", incurable, toujours immobile.

Ce dernier rouvrit un œil, peut-être ne pouvait-il plus ouvrir l'autre — et le fixa tout rond sur la jeune fille, grande, mince,

jolie, puis sur Mme Harpin, énorme avec sa bonne face enluminée, l'enfant qui s'endormait d'un seul coup, couchée dans ses bras.

Ni l'une ni l'autre ne pensait guère à lui, dont l'oreille était aussi bonne que semblait l'être sa prunelle de cyclope.

— Que veux-tu, ma fille, c'était à prévoir... Jeanne Bossier, qui est une honnête femme, ne veut, ni peu ni point, passer pour le contraire... Ta mère s'en sortira peut-être tout de même, souhai-tons-le... En tout cas, voilà ton devoir, à toi et à ton frère: continuez ce que vous faites. Le bois-seau de charbon, c'est de la blague, personne ne vous rendra responsable de son crime, et ton Jean ne t'en épousera pas moins gréieuse, ça serait pour elle la meilleure circonstance atténuante.

On cria encore:

— La cloche!

— Et comme elles ne bougeaient pas:

— Allons, mesdames, allons!

— Tu viens?

— Partez en avant, je vous rejoins... Il faut que je dise au revoir à mon père.

Mme Harpin s'éloigna, tandis que Cécile se rapprochait du lit, où le fort de la Halle semblait à peine respirer.

Elle l'embrassa.

— Papa, vois-tu, tu?

— Oui... ..

Elle se redressa.

Elle était en plein tourné du côté du "39", continuant à la regarder de son étrange regard.

Le combat qui se redressait sur son visage, le blémissement, le contractant, se livrait, affreux, dans son âme, alors qu'en sa jeunesse, son inexpérience de la vie, elle ne mesurait cependant pas l'étendue de l'action qu'elle s'appropriait à commettre.

Son excuse c'était l'amour filial, et le supplice de cette fille, dont la mère, assassin de son père, cette mère qui l'avait nourrie, aimée, et qu'elle avait chérie, considérée comme tous les assassins, livrée à l'implacable sévérité des juges.

Il ne le fallait pas...

L'image de Jeanne Bossier, flottant devant elle, fit repousser.

— Tu m'entends, papa? demande-t-elle de nouveau.

Et l'infortuné Jollivet, dans le même souffle très faible:

— Oui.

— Elle consent... par pitié pour nous... elle laissera dire. Il tressaillit.

Et sa fille, exaltée, farouche:

— Quand on viendra t'interroger... il parait qu'on t'interrogera encore, si on te pose cette question: "Était-elle votre maîtresse?" tu diras: "Oui!"

— Il ne répondit plus.

— N'est-ce pas?... n'est-ce pas? ... Sans ça, vois-tu, si ce n'est pas Péchafaud, c'est la

prison pour toute sa vie... Tu peux la sauver... Elle pleure, elle ne pense qu'à toi... elle t'aime, papa, elle t'aimait trop... aie pitié!

Elle lui avait repris une main qu'elle pressait dans les deux siennes.

— J'aurai... pitié...

— Tu répondras qu'elle était ta maîtresse?

Les doigts se détendirent, la main lui échappa, inerte; mais les paupières battirent deux fois.

Alfred Jollivet retomba dans la somnolence, d'où sa potion seule pouvait le tirer.

Sa fille était partie.

L'incurable marmottait, sans bouger, en refermant son œil:

— Ils lui feront pourtant dire cette menterie!

A cet instant, Jeanne Bossier demandait à Mme Canet, l'infirmière:

— Oh donc est la salle où se meurt le pauvre homme par qui je suis là?

— Simplement à traverser le palier devant l'escalier, vous êtes dans le corridor.

— Mme Harpin m'a dit que son lit se trouvait tout à l'entrée, au 37.

— C'est possible... Pour quelles raisons voulez-vous le savoir?

— Parce que j'ai toujours l'in-

tentention, aussitôt qu'on me le permet, de lui faire une petite visite.

— Ce n'est pas encore demain, grommela Mme Canet, vous n'êtes pas assez sage... vous vous agitez trop.

Elle marcha vers un autre lit. Derrière elle, Jeanne murmura:

— Non pas demain... mais avant demain... avant demain...

Ses yeux brillèrent, ses pommettes devinrent roses; elle continua à parler à mi-voix, entremêlant de plaintes son langage incolérent.

La fièvre revenait, violente.

IX

Il était en train de se transformer en un habile ouvrier parisien, le bûcheron de la forêt du Val Rose, le paysan de l'Hérault, qui laissait là la cognée, ses bois sombres, et la maisonnette au bout du pré, où la grand'mère, la "Mamette" rendait le dernier soupir, la nuit même du meurtre de la châtelaine, Mme Agathe Varagniez, pour se rendre à Paris en compagnie du vieux chemineau et de Pierrounet, tout simplement parce que Paris était plus près de Clermont, que le Val Rose ou Montpellier.

Or, si Albéric Soucaud s'était rendu plusieurs fois déjà le dimanche, en allée et retour, à Clermont, pour errer aux abords

de la Maison Centrale, il n'avait pas encore franchi cette lourde porte, au delà de laquelle tout un monde de créatures qui avaient failli, vivaient passives, dans l'espoir un jour de la liberté, ou dans la morne léthargie qui ne leur permet plus même d'épeler ces quelques syllabes: "A pépé-tuité."

Car Chérie, qui demandait, sur les instances des Varagniez, à accomplir sa peine dans le département de l'Oise, continuait à ne recevoir aucune visite.

Et lui eût-on permis à lui, Albéric Soucaud, de la voir?

Les autorisations, excessivement difficiles à obtenir, ne s'accordaient qu'aux proches parents.

Si la famille Varagniez, la seule qu'elle eût, n'était qu'une famille d'adoption, il passait, lui, absolument pour un étranger vis-à-vis de celle, qu'il aimait davantage depuis sa condamnation.

La savoir innocente — pour lui, plus que pour tout autre, cette innocence ne faisait pas un doute — la sentir eufémisée entre ces hauts murs sombres, où ni appels ni sanglots ne pouvaient atteindre son oreille, était un supplice, le rendait fou.

Et respirer l'air qu'elle respirait, se dire qu'il n'était pas loin d'elle, concentrer sur elle sa pensée, de façon que la sienne pût être en ressemblance avec la sienne, et qu'une sorte d'union de leurs cœurs s'opérât, pardessus l'en-